



Je naquis en octobre 1923, à l'ombre de la cathédrale de Bourges. Mes parents étaient des commerçants aisés. Je fis mes études primaires à Bourges, au pensionnat de La Salle, études entrecoupées trois fois par semaine par des leçons de musique. Mon père, musicien, y était pour beaucoup. Chacun des six enfants avait son instrument : la grande sœur le piano, moi le violon, mon frère le violoncelle, etc. Je fus assez brillant en la matière, exécutant par cœur le Concerto de Beethoven à 12 ans, devant un parterre de parents de l'École de Musique. Mon père rêvait de me voir au Conservatoire où j'étais d'ailleurs admis. Mais il fut déçu, le pauvre papa: au lieu d'entrer au Conservatoire, je préfèrai, après mes deux Baccalauréats, entrer à la Sorbonne pour une licence d'anglais.

1^{er} choc: le Liban!

Bien m'en prit de ce choix, car en 1942, à la suite de sérieuses réflexions puisées à la J.E.C. où j'étais un responsable, je me décidai soudain de donner ma vie à la Mission Africaine. En 1943 je choisis les Pères Blancs, qui ne portaient pas cette horrible soutane noire que je détestais: ma grand-mère (peu théologienne) m'avait assuré que les prêtres étaient en noir parce qu'en deuil de la mort de Jésus !

Ce fut donc le jeu normal de la formation Père Blanc jusqu'à l'ordination au sacerdoce le 1^{er} février 1950 à Carthage ; ce jour-là, papa, maman, le petit frère de cinq ans, six personnes de notre grande famille étaient là, émus. On termine l'année théologique en juillet

Puis ce fut le choc ! J'avais demandé une Mission en territoire non français, non islamisé et noir, et ma première nomination fut pour Rayak au Liban, français, blanc et islamisé ! Obéissance *ac cadaver*, comme on l'avait appris au noviciat ! Je me suis mis à fond à l'arabe parlé, - l'arabe "vulgaire" comme on dit, - et je réussis non seulement à me faire comprendre dans la rue et au collège, mais à passer au Rite Oriental en arabe et grec.

2^e choc: l'Afrique du Nord

Obéissance *ac cadaver*, et me voilà à La Manouba à apprendre le "vrai arabe du Coran". Heureusement, je suis sauvé par Mgr Durrieu visitant Tunis, à qui je me plaignais tout de même d'avoir été malmené par ces nominations. « *Oui, je sais, je sais, »* me dit-il, « *mais le Père Gelot m'a avoué qu'il n'avait même pas regardé votre dossier. Finis ton année à La Manouba, mon petit, et ensuite on pensera à toi !* »

Rwanda, les conflits

Octobre 1953, j'arrivais au Rwanda non français, non islamisé et noir ! Sortie du Purgatoire ! Arrivée au Paradis de mes rêves ! Hélas !

- À Nyanza: direction de l'École Artisanale de Menuiserie et de Couture

- à Kaduha : Écoles Primaires et Catéchuménat.

- Et en 1959, premiers troubles Hutu-Tutsi et premier génocide.

- Je suis curé de Namasheke pendant dix ans ; deuxième génocide en 1964.

- Puis curé de Muhororo pendant cinq ans: troisième génocide en 1974. Je rentrai en congé en France, très fatigué, et acceptai de l'archevêque de Bourges une année de paix comme vicaire de paroisse.

De retour au Rwanda en 1975, et curé de Cyangugu. Mais catastrophe : Mgr Bigirumwami démissionne, remplacé par l'abominable Mgr Vincent qui me signifie carrément que j'étais un "Unariste" et que je n'avais pas ma place dans son diocèse !

Burundi, l'expulsion

J'arrive donc, la queue basse, au Burundi, où je suis nommé curé de Kibumbu, puis curé de Gitaramuka. Finalement, expulsion avec tant d'autres en juillet 1979. Alors ce furent cinq années radieuses de soleil, de paix, de fraternité, avec le cher René Hartmann, mon économiste, pour nos chers aînés, à la maison de Tassy.

Demi-choc : le Zaïre

Mais le virus africain ne me quittait pas. Je rencontrai à Paris Mgr Spaïta, évêque en Zambie ; il m'invita chez lui.

Cinq mois en Irlande pour décrocher mon anglais, et nouveau demi-choc : nomination au Zaïre ! J'y fus très à l'aise. Mon kinyarwanda m'aida beaucoup et je me débrouillais en mashi et en kiswahili. Goma, Bu-kavu: responsable de

l'ancien archevêché avec six charmants confrères que je ne voyais que le soir, accaparés comme ils l'étaient par leurs divers apostolats en ville.

En 1992, à 70 ans, je rentrais définitivement en France, nommé économiste de la Maison Provinciale où des jours heureux et fraternels m'attendaient ; 12 années ! Me préparant aux mêmes jours heureux et tranquilles à Billère... en attendant les jours éternels de PAIX.

Henri Bazot

